

Art contemporain

L'état des lieux qui rend Lausanne unique

Les espaces d'art jouent collectif dans une exposition à ne pas rater. La vitalité de la scène y est condensée.

Florence Millioud Henriques, texte
Odile Meylan, photos

Le bonheur, fier, incandescent... est dans l'exposition «État des lieux» faite par les espaces d'art indépendants lausannois pour affirmer leur union et leur force. Et, disons-le, pour affranchir un message. Bon à entendre! Ces lieux, distants par philosophie de toutes velléités commerciales, montrent la pluralité artistique, qu'elle soit émergente ou établie, expérimentale ou plus orthodoxe. Ils sont consacrés, pérennes et actifs ou, parfois, avec l'existence d'une comète, qu'importe... tous ensemble, dans un ancien aubris, au fond d'une cour ou dans une friche artisanale, font vivre la pertinence de la scène contemporaine, que ce soit en offrant l'occasion d'une première expo à un plasticien ou en lustrant la vitrine remuante des arts visuels.

Historiques à l'image de Circuit, le plus ancien espace d'art de la place lausannoise encore en activité fondé il y a vingt-quatre ans, nomades ou en devenant, ces espaces ont fait - et font toujours - de la capitale vaudoise et environs la région romande la plus riche en la matière, compilant en ce moment plus d'une dizaine d'expositions d'art contemporain en plus des propositions faites pour la collective «État des lieux». En franchissant sa porte, côté jardin de la Maison Gaudard (ex-Mudac), on barbote immédiatement dans leur bain bullant d'énergies diffuses.

Un poster dans un coin. Sur une table basse, des tasses de café sales sans doute témoins d'intenses débats artistiques. Ou encore cette avalanche de souvenirs et publications rangeant leur abondance dans des caisses: bienvenue au «Déstockage» de Circuit! Il paraîtrait que l'espace d'art contemporain, sis sous-gare, aurait démenagé un peu de son bureau. Une certitude: il occupe très symboliquement les murs porteurs de la demeure, comme il couve de sa longévité la pépinière lausannoise. Ses fondateurs sont toujours là, et désormais avec une stature muséale comme Philippe Decrauzat, nommé pour le Prix Marcel Duchamp 2022. Eux aussi avaient parfait leur vocation à l'ÉCAL, comme nombre d'initiateurs de ces espaces d'art qui se lancent, encore étudiants, pour comprendre et participer à l'aventure de l'art.

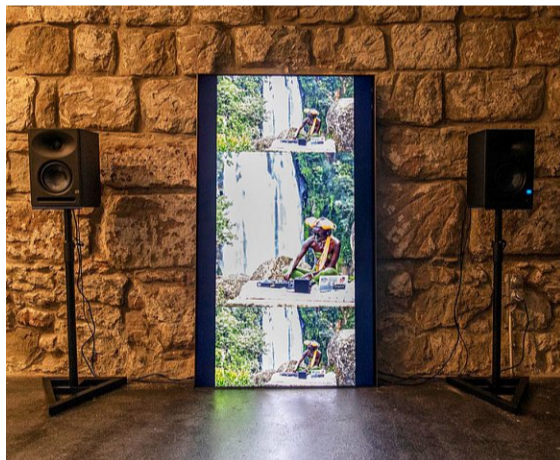
Une idée payante

Alors qu'on poursuit la visite d'«État des lieux», cet art s'annonce sonore dans l'espace articulé par Bureaucracy Studies (lancé en 2018), promesse d'une rave party dans les caves. «Nous avons modifié les circulations dans cet ex-Mudac pour faire découvrir des endroits jamais vus jusqu' alors», avertit Guillaume Pilet, l'un des coordinateurs.

L'idée paie, attisant la curiosité, en plus de coller à l'ADN de ces espaces d'art indépendants qui tracent les chemins de travers. Bonheur... alors de découvrir l'histoire pas si rangée - malgré les apparences - de la Placette qui a investi les anciens compactus de la maison pour la conter. Quelque



Guillaume Pilet et Sophie Ballmer (photo) ont coordonné avec Max Léo Hauri et Charly Mirambeau cette exposition collective réunissant passé et présent.



Il y a des airs de rave party dans la proposition de Bureaucracy Studies.



Sur les touches, les noms gravés des artistes qui ont exposé à Pazioli.

40 des 200 artistes présentés depuis 2004 y ont glissé une pièce, un objet. Pour reconstituer le fil, il suffit de tourner les manivelles, un peu comme à la pêche aux archives dans une bibliothèque.

On croise alors un éventail de noms, également vus ailleurs, sous d'autres augures. «C'est aussi l'intérêt de cette exposition, appuie Guillaume Pilet. ça circule! Il

n'est pas rare de retrouver des artistes exposés dans un lieu d'art, partenaires de la gestion d'un autre. C'est la preuve de la vivacité de la scène autant que de son décloisonnement. Si les liens ont toujours existé entre nous, la consolidation date des discussions qui ont abouti en 2020 à la signature d'une convention d'aide financière aux espaces d'art indépen-

dants. L'origine de cette exposition vient aussi de là.»

Mieux que le MCBA?

L'échange d'idées s'incarne le long des escaliers où courent les indices peints, déposés par Charlotte Herzog, dans les généreuses expos de Locus Solus (actif depuis 2016) ou d'art&fiction (depuis 2000) ou encore dans les étages avec une trentaine d'ateliers d'artistes, de collectifs et Radio 40 qui ont démenagé leurs activités à la Maison Gaudard, le temps de cet état des lieux, palpitant, qui fait miroiter l'éclat de la scène contemporaine lausannoise.

Il suffit de considérer la liste de signatures qui ont cheminé avec un espace d'art, comme Nicolas Party - l'un des Suisses les plus chers du marché - avec l'Espace Bellevaux. Ou qui y ont exposé comme Caroline Bachmann, Prix Meret Oppenheim 2022, la plus haute distinction de l'art contemporain en Suisse. Le Musée cantonal des beaux-arts ne peut pas toujours en dire autant! Lui qui, suivant les époques et les directions, a collectionné et servi la scène régionale avec plus ou moins de curiosité.

Lausanne, Maison Gaudard, jusqu'au 1^{er} oct; ma-di (12h-19h), entrée libre. www.etatdeslieux.ch

Linga vibre et danse depuis trente ans

Parcours

Marco Cantalupo et Katarzyna Gdaniec célèbrent l'anniversaire de leur compagnie samedi soir à l'Octogone, à Pully. Coup d'œil dans le rétro.

Dans la religion indoue, «Linga» est symbole de fertilité. Katarzyna Gdaniec et Marco Cantalupo en ont fait le mantra de leur compagnie. Depuis trente ans, les chorégraphes, complices à la ville comme à la scène, cultivent un art du mouvement en perpétuelle métamorphose.

Pour célébrer ces trois décennies jalonnées de quarante créations, la Cie Linga partagera samedi soir les planches de l'Octogone, à Pully, avec une pléiade de danseuses et danseurs de la compagnie et invités. «L'idée de cette soirée, baptisée «Line Up», est de montrer la vaste palette de styles, confie Marco Cantalupo, mais aussi de réunir des amis et de remercier le public, qui nous suit depuis toutes ces années.»

Rembobinons. Les prémices germent chez Béjart. Katarzyna Gdaniec est alors la danseuse fétiche du maître. Au firmament du ballet, l'étoile a la bougeotte. L'envie d'explorer d'autres galaxies avec son compagnon. En 1992, hardis, les deux jeunes chorégraphes s'envolent vers d'autres cieux et fondent la Cie Linga. Un conte de fées? Pas vraiment. «On a commencé en grande pompe avec sept danseurs et on a terminé l'année sans un rond», raconte Marco Cantalupo. «On n'avait pas la moindre idée de ce qu'impliquait la gestion d'une compagnie. On était tellement inconscients!» ajoute Katarzyna Gdaniec. Ils en rigolent aujourd'hui. À force de ténacité, le tandem a entamé un long compagnonnage avec le théâtre de Pully.

Flux migratoire

Dans cet écrin, leur lieu de résidence, ils façonnent un vocabulaire scénique puisé dans le bal-

let classique et moderne, mais ils le décorsètent pour déployer des mouvements amples, organiques, libres. «Nous nous inspirons du sport, du monde des animaux et des gestes du quotidien, plus bruts, moins codifiés, pour défricher de nouveaux territoires à chaque création», dépeint Marco Cantalupo.

Comme tout idiome, leur langage scénique est mouvant, mais il est arrimé à ses points d'ancrage. Dès ses débuts, la compagnie a cherché à exprimer les situations sociales. «Les gestes du travail se retrouvent dans les danses folkloriques, nous essayons de transformer cette matière ancestrale et de l'inscrire dans un contexte contemporain», décrit Katarzyna Gdaniec. Son compagnon complète: «On est des émigrés (ndlr: elle est Polonaise, il est Italien), on pêche donc dans ce qu'on notre propre vécu pour développer notre style.»

«Au fond des choses»

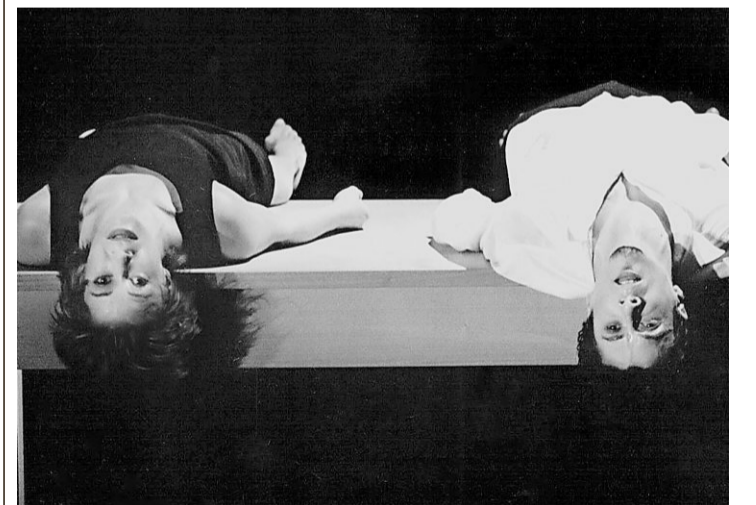
Dans leur corpus, deux spectacles, intenses, évoquent le flux migratoire: «Go!» (2004) et «Walls» (2019). Mais le thème est usant. «C'est douloureux d'aller au fond des choses», confie la chorégraphe. Après «Walls», les créations comme «Flow» (Prix suisse de la danse en 2019) ou «Cosmos» (2021) déploient esthétique de l'épure. Sensible, toujours, aux vibrations du monde.

En février 2020, la pièce «Sottovoco» portait en elle le bruissement d'une tragédie. «Pendant la création du spectacle, on sentait le vent de panique monter. On a donc cherché à créer quelque chose d'aéré, apaisant, avec un souffle vocal.» Comme un silence avant le chaos. Quelques jours après, les théâtres fermaient. Linga offrait un dernier moment de grâce.

Natacha Rossel

Pully, Octogone

Sa 24 sept. (19 h)
Rens. 021 721 36 20
www.theatre-octogone.ch



Katarzyna Gdaniec et Marco Cantalupo dans «Concerto» en 1996. GERT WEIGELT

En deux mots

Julien Burri honoré

Littérature Le Prix Edouard Rod salue cette année l'auteur et journaliste vaudois Julien Burri pour «Roches tendres» (Éd. d'autre part), un roman inspiré par la ferme familiale de ses grands-parents, à la fois quête d'un homme inquiet et ode à ces vies payannes passées. Le jury a salué «la grande qualité de la prose poétique de l'auteur telle qu'elle s'exprime magnifiquement dans cet ouvrage, ainsi que dans l'ensemble de sa production littéraire». La remise du prix aura lieu samedi 29 octobre à 11 h dans la salle de l'Estrée à Ropraz. **CR**

Plainte sans suite

Classique La plainte pour agressions sexuelles déposée par la so-

prano française Chloé Briot contre un collègue chanteur, qui avait porté le mouvement MeToo dans le domaine de la musique, a été classée sans suite. Selon le procureur, le baryton devait «interpréter des scènes d'amour dans un souci d'hyperréalisme, sous le contrôle permanent du metteur en scène, avec une partenaire qui à aucun moment ne lui a fait part de son malaise.» Or, «il n'a pas été démontré pendant l'enquête que Monsieur avait conscience que son jeu d'acteur avait progressivement généré un ressenti aussi douloureux chez sa partenaire», a-t-il expliqué, soulignant l'absence d'une «intention coupable chez le mis en cause». **FBA**